

# HASSANI

GALERIE D'ART  
L'ATELIER









Galerie d'art **L'Atelier 21**

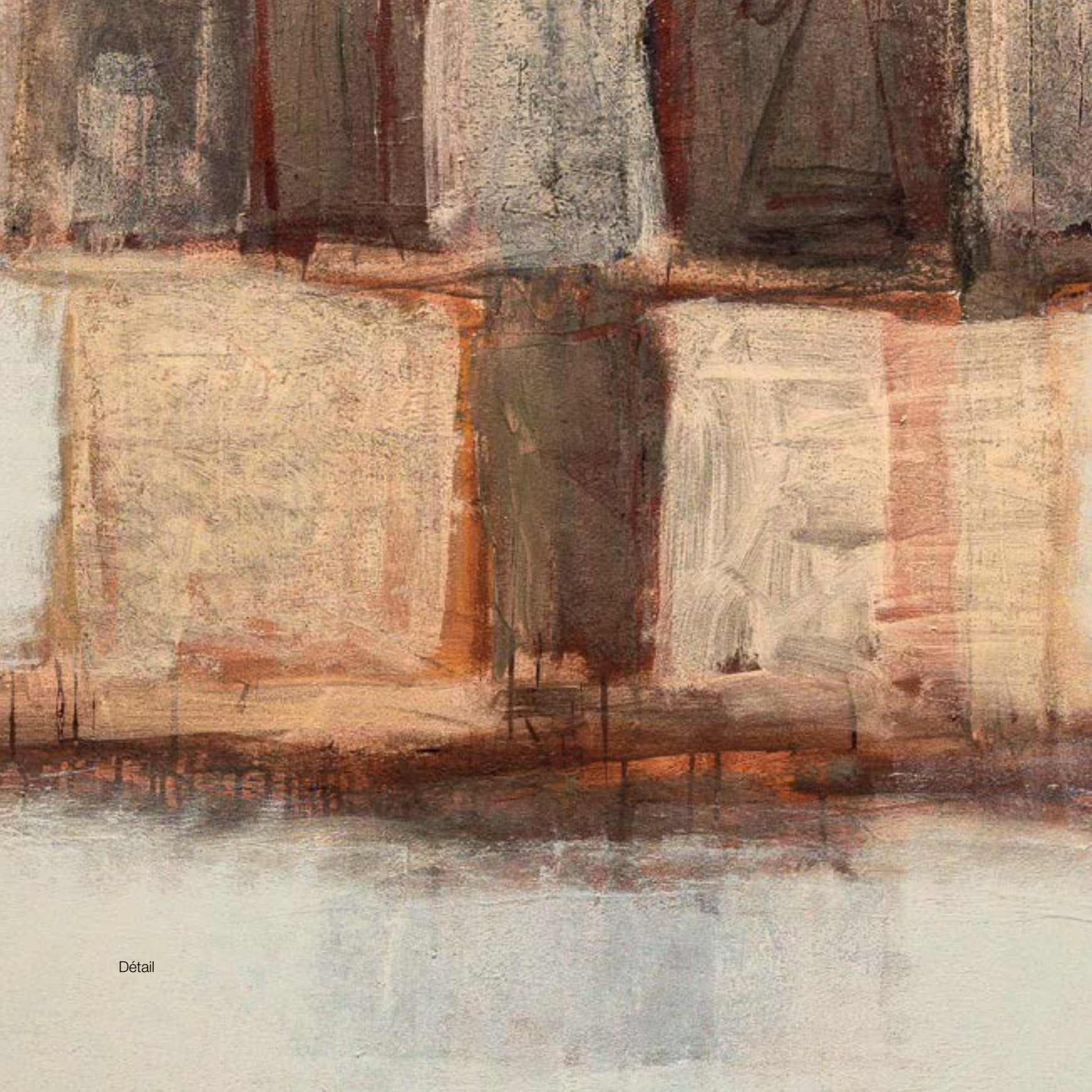
DU 28 JANVIER AU 25 FÉVRIER 2014

21, rue Abou Mahassine Arrouyani (ex rue Boissy - d'Anglas) Casablanca 20100 Maroc

Tél. : +212 (0) 522 98 17 85 • Fax : +212 (0) 522 98 17 86

latelier21@gmail.com • www.atelier21.ma





**A** lors, comme s'il reprenait une conversation là où nous l'avions laissée, il me dit en montrant ses toiles récentes, celles où précisément semblaient avoir disparu les damiers, les pièces de l'échiquier qui étaient ses formes de reconnaissance, il y avait là devant nous des formes d'une abstraction presque parfaite dans des tons de noir, de gris pâle et de beige : « oui, la partie n'est pas terminée ! »

La vie, la peinture. Comment différencier l'une de l'autre dans ce qu'il venait de me dire? La vie qui avance sans qu'elle ne soit jamais séparée de la peinture. Oui, vivre et peindre dans ce même élan de nécessité absolue et d'urgence existentielle.

Pour moi qui regardais le grand polyptique et cette nouvelle série de toiles grises, il s'agissait de reprendre le travail de Saâd Hassani, que je connais depuis tant d'années, à cet endroit précis où je l'avais laissé, retrouver sa peinture, ce « fait pictural » pour reprendre le mot de Braque, et comprendre comment le temps, celui qui était passé et celui qu'elle montrait, avait réussi à la modifier, la transfigurer, l'enrichir.

Quelque chose était advenu à n'en pas douter, la lente et progressive tentative d'effacement de la figuration certes, mais au delà de cela, un recouvrement, l'invasion de l'espace du tableau par ce voile liquide de peinture pâle, avec ce que l'on imagine de retenue nécessaire pour que cet espace ne soit pas entièrement monochrome, pour laisser au centre de ce recouvrement de puissantes profondeurs de noir ou des matérialités creuses soulignées de blanc.

En 2002 déjà, j'écrivais dans *Casa central*, à propos d'une toile de Saâd : « Le temps. Nous ne le voyons pas. Cela peut durer des années. Puis soudain nous le voyons. Nous finissons par ne plus voir que lui. Il fait disparaître la mer, le bruit des vagues, l'or du couchant sur les murs, la

chaleur du soleil. Il crée un blanc, un effacement général. Comme sur cette toile qui sèche à quelques mètres de lui et qu'il n'ose pas encore regarder en face. Mais lui, il sait que la couleur est là. Elle est dans l'épaisseur des couches successives, simplement écartée du regard. La toile est devant moi, je la regarde, je parcours ce blanc qui n'est pas celui d'une absence, comme on pourrait le croire, mais la marque du temps. C'est le lieu blanc de la disparition apparente de la couleur, c'est le temps qui a envahi l'espace. Sous ce blanc, il y a le bleu de la mer, les terres ocre, la transparence de l'air, la lumière éblouissante. Tout est là. Encore. Lui, il le sait. »

Dans les monochromes gris sombre ou gris pâle de cette série récente, il y a la manifestation d'une recherche qui va dans ce sens, qui ne nie pas la couleur, en effet, les pigments d'ocre et de bleu qui étaient les siens jusqu'alors sont là et leur puissance n'a pas disparu, mais elle est comme entrée dans la mémoire. Les couleurs, et aussi les formes de reconnaissance dont je parlais, sont parvenues à cet état paradoxal de ne se montrer que dans l'absence. Une « absence d'objets définis et un souvenir de sable laissé par le temps » dont parlait Tahar Ben Jelloun à propos des séries de toiles de 2008.

Dans l'attente contemplative qui est celle du peintre à chaque période décisive de son travail, chaque fois qu'un tournant se dessine, qu'une ouverture se fait dans sa recherche on sent qu'une émotion survient, qui, dans la maturité doucement inquiète qui est la sienne aujourd'hui, lui montre le chemin, ouvre un champ neuf. On pourrait dire que dans la continuité d'un travail où le sujet véritable n'a toujours été que la peinture elle-même, il s'agit d'un aboutissement, d'une tentative de simplifier encore plus les codes représentatifs dont il s'était servi jusqu'alors, et je pense bien sûr à la figure de l'échiquier et à sa puissance



métaphorique, pour atteindre à quelque chose qui serait de l'ordre de la trace, du souvenir d'une forme, de sa marque d'absence en creux comme celle que laisse un corps dans un lit défait. Une tentative peut-être d'aller encore plus avant dans le silence. Un silence d'ailleurs si souvent convoqué dans ses toiles et que nous avons été nombreux à souligner, le silence, oui, cette grammaire hassanienne.

Absence d'un corps en creux. On se souvient que Saâd Hassani a montré ces dernières années des séries exclusivement consacrées au corps, ces « Corps singuliers » et archaïques qu'il avait débarrassés de toute mémoire, de toute culture, de toute identité, pour en faire des formes génériques et simplement humaines dans un questionnement métaphysique entre le visible et l'invisible lorsqu'elles apparaissaient derrière le reflet d'une vitre ou au miroir de notre propre regard posé sur elles. Comment ne pas souligner aujourd'hui cette absence évidente du corps, absence en creux, « évidante » diraient les psychanalystes, dans cette série de toiles ? Ou bien suffit-il simplement de comprendre que c'est cette absence même qui fait sens. On sait que toute véritable peinture fait événement et montre bien plus que ce que nous pouvons en voir au premier regard, c'est sa part miraculeuse

C'est donc cette tentative de simplification et d'effacement, d'éclaircissement pourrait-on dire, qui permet à Saâd Hassani aujourd'hui d'atteindre, en dépassant les effets d'un esthétisme trop appuyé et toute séduction spécifiquement inhérente à la couleur, cette forme de vérité. Une simplification nécessaire pour qu'apparaisse l'acte de peindre lui-même, pour qu'il ne reste que cela, une forme de nudité qui atteste d'un « nettoyage » du regard comme le disait Edmond El Maleh à propos du degré d'ascèse et de l'esthétique immanente de certains artistes marocains. Un effacement, ici par les recouvrements successifs opérés sur

les couches déposées sur la toile jusqu'à cette dernière, ce monochrome gris pâle, qui signe de façon métaphorique le passage du temps et transforme les formes habituelles des tours, des cavaliers et des fous hassaniens en des surfaces d'abstraction à peine reconnaissables, en des géométries imprécises. Le temps avance, le terrain de jeu s'est éclairci, on approche des déserts et des surfaces à découvert, les damiers et les pièces qui flamboyaient autrefois du rouge merveilleux des batailles ont laissé place à deux carrés de lumière grise où va se jouer l'ultime échange, le dernier corps à corps.

Je regardais la porte de l'atelier de Saâd, immense rectangle de bois brun qui m'a aussitôt rappelé ces œuvres de Tâpies que je venais de voir à Venise au Palazzo Fortuny, des étendues de matière ocre et monochrome où parfois de l'accidentel survenait, un chiffon blanc, là un plat de porcelaine ovale inséré dans l'épaisseur de la peinture, là une simple croix de peinture noire, ici sur la porte de l'atelier c'était une mortaise fichée dans une traverse de bois et une trace de peinture blanche liquide dont les coulures portaient la mémoire de l'essuyage appuyé d'un rouleau à peindre. Le dehors entrainé par ce que l'on entendait de lui, cette régularité mécanique des scies et des tours à bois des artisans menuisiers du fondouk. Nous sommes sortis un moment, Saâd et moi, immobiles devant cette cour de terre battue, vivante, tellement vivante, bosselée et pleine d'ornières, avec par endroits des éclats de verre cassé émergeant de la boue séchée au milieu des copeaux, cette même surface de cour que je venais d'apercevoir sur une toile aux recouvrements de beige dans l'atelier. Tout était là, autour de nous, les rouges oxydés des tôles rouillées, les bruns des bois dressés contre les murs, le noir mat des grands rouleaux de papier goudronné, le gris sale des planches usées et délavées par le temps, toutes ces couleurs peintes sur les toiles dans l'atelier, et au-dessus de nous, un ciel uniformément gris dont l'intensité tirait les yeux avec cette même

luminosité douloureusement pâle qui était celle qui recouvrait les grands aplats gris qu'il venait d'achever.

Comment mieux comprendre que tout acte de peindre participe d'un espace, d'un lieu. Le temps a envahi l'espace, disais-je, parlant des recouvrements à l'œuvre. Le temps était devenu matière visible dans ce périmètre immédiat de l'atelier du peintre, cette arène où se joue chaque jour la bataille avec soi-même, dans la reprise et la répétition des gestes. Oui, le regard que Saâd porte quotidiennement sur cet environnement transforme son travail et le fait évoluer. Une influence de l'espace qu'il assume pleinement, on se souvient que dans ses travaux de jeunesse déjà, il parlait de « débris recueillis dans le paysage ».

Aujourd'hui cette nouvelle série de peintures est comme l'aboutissement d'un processus très lent, entamé dès ses premières recherches picturales, on pourrait dire que chacune d'elles est la synthèse achevée d'éléments que Saâd Hassani a recueillis à la fois dans le paysage et dans le temps.

Une synthèse dans laquelle, sur le plan formel, on ne peut que constater un décolllement du figuratif, c'est à dire que la quête qui était la sienne autour des figures de l'échiquier ou du corps n'est pas modifiée, toujours ce même degré d'intimité avec la peinture et sa matière, les traces et les signes, mais en prenant ses distances avec la figuration par le biais des recouvrements elle est simplement devenue une recherche de la figure enfouie. En effet, sur certaines toiles de la série et malgré les couches grises d'effacement on perçoit encore, bien nette, la présence indicielle du signe. La démarche du peintre est donc inchangée. On pourrait même avancer que même si elle est invisible, la figure de l'échiquier est là, aussi bien dans le grand polyptique que dans ces autres toiles, elle est dans le champ de tensions qui se crée dans chaque tableau, cet échiquier qui

n'est rien d'autre que la division de l'espace sur l'axe vertical du jeu et la séquentialisation du temps sur l'axe horizontal. On le voit, il y a là quelque chose de musical presque, qu'avait bien souligné le musicien Pierre Boulez à propos des tableaux de Paul Klee.

Chez Saâd Hassani le jeu de l'espace avec le temps est toujours engagé, dans une plasticité renouvelée, dans le rythme des polyptiques ou dans la superposition de couches de peinture qui ont le pouvoir de thésauriser le temps. La partie est loin d'être terminée, c'est certain, elle s'est ouverte par l'abstraction et la tentation du monochrome, par une forme de musique silencieuse, à des possibilités d'expansion sans limite.

Alors, il faut rester immobile devant ces grands paysages gris pâle dans lesquels entrent soudain des sons, les bruits et les silences du dehors, la rumeur de la ville, les appels et les cris, l'étrange bande-son de la vie pour qui sait l'écouter. Entrer dans la perception doucement désenchantée du monde, cette musique intérieure très subtile que Saâd Hassani parvient à faire entendre. Sentir de façon palpable la lente et inexorable avancée du temps. Parvenir à voir l'invisible, à lire l'illisible, à entendre l'inaudible. Poésie secrète de la vraie intimité avec l'œuvre. Fermer les yeux enfin, retrouver le souvenir de ce minuscule moineau gris entré par hasard dans l'atelier, on n'entendait que ses battements d'ailes et de petits cris apeurés, il voletait sans cesse, se posait au sol puis était attiré par les trouées de lumière carrées au-dessus de la large porte de bois. Penser alors à cette irrépressible attirance pour la lumière, à cet élément de spiritualité. Ouvrir les yeux et entrer dans la peinture.

*Sans titre*, 2013  
Technique mixte sur toile  
170 x 170 cm



*Sans titre*, 2013  
Technique mixte sur toile  
170 x 170 cm



*Sans titre*, 2013  
Technique mixte sur toile  
170 x 200 cm





*Sans titre*, 2013  
Technique mixte sur toile  
130 x 160 cm





*Sans titre*, 2013  
Technique mixte sur toile  
100 x 85 cm



*Sans titre*, 2013  
Technique mixte sur toile  
100 x 85 cm



*Sans titre*, 2013  
Technique mixte sur toile  
130 x 160 cm





*Sans titre*, 2013  
Technique mixte sur toile  
100 x 85 cm



*Sans titre*, 2013  
Technique mixte sur toile  
100 x 85 cm



*Sans titre*, 2013  
Technique mixte sur toile  
130 x 160 cm





*Sans titre*, 2013  
Technique mixte sur toile  
100 x 85 cm



*Sans titre*, 2013  
Technique mixte sur toile  
100 x 85 cm



*Sans titre*, 2013  
Technique mixte sur toile  
130 x 160 cm





*Sans titre*, 2005  
Technique mixte sur toile  
280 x 490 cm



*Sans titre*, 2013  
Technique mixte sur toile  
130 x 160 cm



*Sans titre*, 2013  
Technique mixte sur toile  
130 x 160 cm





*Sans titre*, 2013  
Technique mixte sur toile  
130 x 160 cm

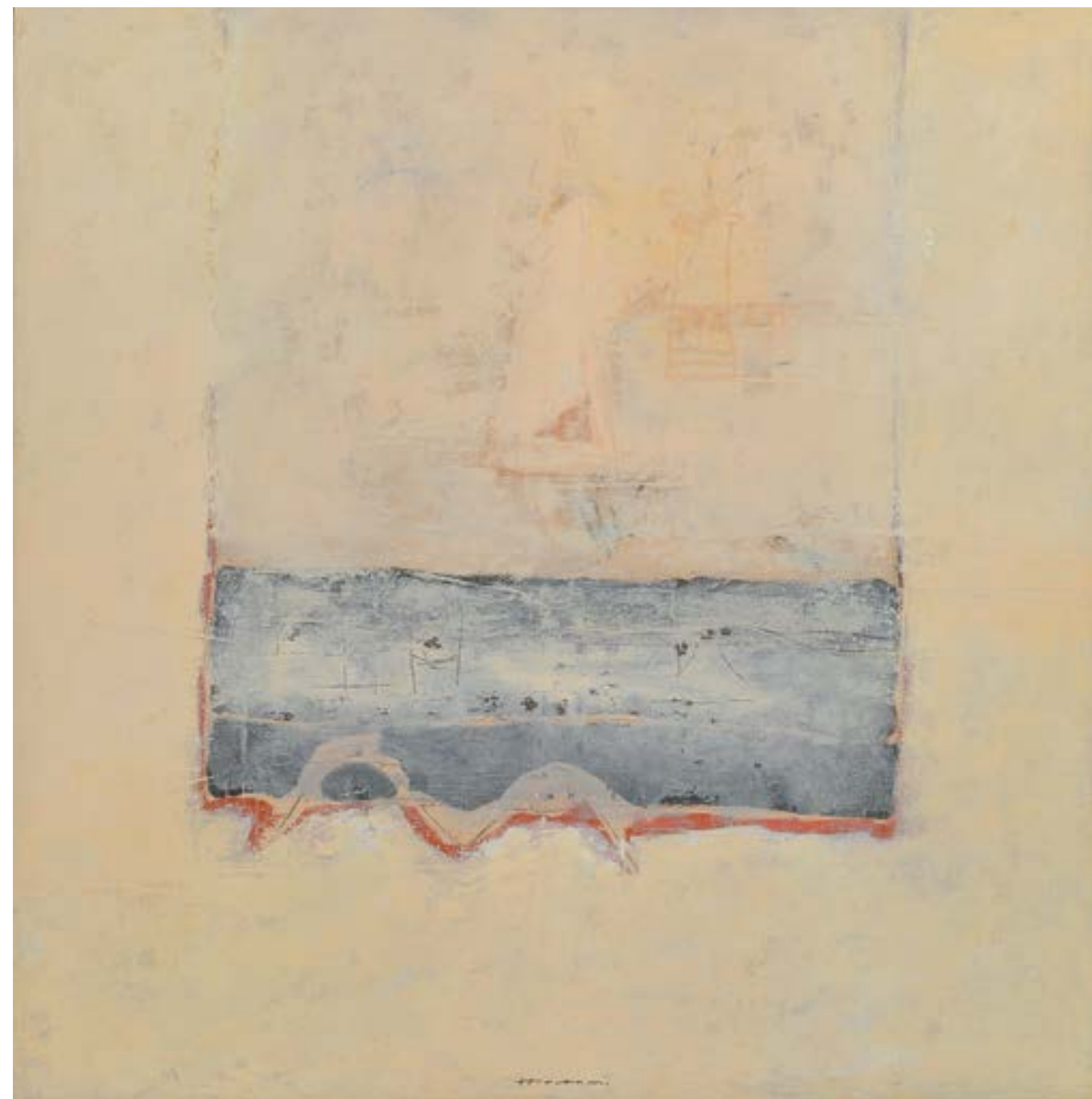


*Sans titre*, 2013  
Technique mixte sur toile  
130 x 160 cm

*Sans titre*, 2013  
Technique mixte sur toile  
130 x 160 cm



*Sans titre*, 2013  
Technique mixte sur toile  
180 x 180 cm







*Sans titre*, 2013  
Technique mixte sur papier  
100 x 70 cm



*Sans titre*, 2013  
Technique mixte sur papier  
100 x 70 cm



*Sans titre*, 2013  
Technique mixte sur papier  
100 x 70 cm



*Sans titre*, 2013  
Technique mixte sur papier  
100 x 70 cm

Saâd Hassani est né en 1948 à Rabat. Sa vocation de peintre se manifeste très tôt, il a en effet seize ans lors de sa première exposition personnelle. Il fréquente les galeries, découvre l'école de Paris, l'art brut, les expressionnistes abstraits, se passionne pour Matisse et Paul Klee et pour les peintres marocains Jilali Gharbaoui et Ahmed Cherkaoui. Son atelier de la rue d'Alger à Rabat accueille de nombreux peintres, des poètes, des intellectuels et des artistes étrangers. Il s'installe à Casablanca en 1972, face à la mer, pour, dans la solitude, « recueillir des débris dans le paysage ». Pendant les cinq années qui suivent, il expose régulièrement au Maroc, partage son temps entre Paris, Casablanca et Venise. La radio et la télévision s'intéressent à son travail.

En 1978, il participe à la première édition du festival international d'Asilah où il peint une fresque murale. Il y reviendra très régulièrement les années suivantes, même en hiver, pour y travailler dans le calme et la sérénité. En 1980, il expose à la Fondation Miro à Madrid. L'occasion pour lui de rencontrer un certain nombre d'artistes espagnols dont Antonio Saura à Cuenca, là où, au Musée d'art abstrait du village, il découvre les peintres Mieres et surtout Tapiés.

En 1982, il visite, en compagnie du peintre Gordillo, la Documenta de Kassel. Ce sont les années du « retour à la peinture », il se passionne néanmoins pour les œuvres de Beuys.

A partir de 1990, son travail s'éloigne de l'expressionnisme abstrait pour retourner à une forme plus figurative. Il expérimente la sculpture, les pigments naturels, travaille l'éphémère sur le sable d'une plage de Oualidia. Il est alors reconnu comme un des acteurs importants de la scène artistique marocaine. En 1992, il crée et dirige pendant deux ans la galerie Al Manar à Casablanca. Il expose, en 1995, à la galerie Meltem puis, en 1996, à la galerie Alif Ba à Casablanca. En 1997, il réside pendant six mois à la Cité internationale des Arts à Paris où il entame ses recherches picturales sur le thème de l'échiquier. Il réalise une œuvre monumentale, une voile de 210 m<sup>2</sup> pour l'Expo universelle 98 de Lisbonne.

En 1999, la galerie Bab Rouah à Rabat lui consacre une exposition personnelle, un catalogue est édité

avec des textes de Farid Zahi et d'Edmond Amran El Maleh.

En mai 2002, il organise, en collaboration avec l'écrivain Bernard Collet, une exposition de 3 peintres français dans son atelier du Foundouk Bashko : Pierre Buraglio, Bernard Garcier, René Schlosser. Un livre paraît aux Editions la Fosse aux ours à Lyon : *Casa Central atelier de Saâd Hassani*, avec des textes de Tahar Ben Jelloun, Bernard Collet et Didier Folléas. Il expose dans ce même atelier, en 2003, une série de tondos, puis participe en 2005, à Rotterdam à *Art contemporain au Maroc*.

La galerie Bab Rouah à Rabat organise alors une importante exposition personnelle et édite un catalogue avec des textes de Jamal Boushaba : *Requiem pour un thème* et de Bernard Collet : *Grammaire du silence*.

En 2006, il montre des œuvres récentes à la galerie Venise Cadre à Casablanca puis à l'Espace Actua Fondation Attijariwafabank qui lui consacre une exposition rétrospective: *Parcours 1997-2006*, un coffret est édité à cette occasion. En février 2008, il expose à la Galerie Tindouf à Marrakech, un catalogue est édité avec un texte de Tahar Ben Jelloun : *L'ombre du silence*. En novembre, il montre ses travaux récents à la galerie Venise Cadre. Il participe en 2009, à l'exposition inaugurale de la galerie Villa Delaporte à Casablanca puis à l'exposition collective *Corps et figures du corps* organisée par La Société Générale à Casablanca où il montre une série d'œuvres de la fin des années 70.

En décembre 2010, il participe à l'exposition collective *Nature et Paysage* à la Société Générale à Casablanca. En 2010, la galerie Villa Delaporte à Casablanca lui consacre une exposition personnelle *Corps Pluriel* où il montre ses travaux récents sur le corps, un catalogue est édité à cette occasion. C'est l'aboutissement d'une recherche sur la représentation du corps et de son rapport aux questionnements essentiels de la peinture, qu'il développe ensuite en avril 2011, lors de l'exposition *Corps Singuliers* à la galerie Arcanes à Rabat, marquant ainsi un élan neuf dans un parcours qui depuis plus de quarante ans n'a cessé de se renouveler, de surprendre, tout en affirmant sa très grande cohérence.

En septembre 2011, la galerie Frédéric Moisan à Paris lui consacre une exposition personnelle.

Il montre ses œuvres à la galerie Jean Fournier avec les artistes : Stéphane Bordarier, Pierre Buraglio, Sam Francis, Simon Hantaï, Jean François Maurige et Claude Viallat à l'occasion de *Marrakech Art Fair 2011*.

En 2012, il participe à l'exposition collective *Le 2ème regard* organisée par l'Institut Français de Rabat et la Caisse de Dépôt et de Gestion.

En 2012, un livre de Tahar Ben Jelloun paraît aux Editions des Busclats : *Au Seuil du Paradis*, où l'écrivain consacre un chapitre *L'ombre du silence* sur l'œuvre et l'atelier de Saâd Hassani et du peintre Claudio Bravo, *Architecte de la lumière*.

En juin 2012, il montre une série de sculptures à l'occasion de l'exposition collective *Ce que porte la*

## Principales collections

- Palais Royal, Maroc
- Marine Royale, Maroc
- Ministère de la Culture, Maroc
- Ministère des Finances, Maroc
- Ministère de l'Intérieur, Maroc
- Chambre des Représentants, Maroc
- Trésorerie Générale du Royaume, Maroc
- Office Chérifien des Phosphates, Maroc
- Fondation ONA, Maroc
- Bank Al-Maghrib, Maroc
- Société Générale, Maroc
- Attijariwafa Bank, Maroc
- Crédit Agricole, Maroc
- BMCI, Maroc
- Crédit Immobilier et Hôtelier, Maroc
- Banque Populaire, Maroc
- Groupe Alliances, Maroc
- CDG Développement, Maroc
- Royal Air Maroc
- Office National des Aéroports, Maroc
- DHL, Maroc
- La Mamounia, Maroc
- Sofitel Marrakech, Maroc
- Hôtel Hyatt Regency Casablanca, Maroc

*sculpture* à la galerie Villa Delaporte à Casablanca. À cette occasion, un catalogue est édité avec un texte de Mohamed Rachdi.

Il participe en 2013 à l'exposition collective *L'Atelier, Itinéraire d'une galerie 1971-1991* à la galerie Bab Rouah à Rabat. Un catalogue paraît aux Editions Kulte.

En 2013, un livre de Tahar Ben Jelloun *Lettre à Matisse et autres écrits sur l'art* paraît aux Editions Gallimard. Dans cet ouvrage, l'écrivain présente les peintres qu'il apprécie aussi bien en Europe qu'au Maroc; ainsi que des textes sur les artistes marocains : Jilali Gharbaoui; Chaïbia; Mohamed Kacimi; Farid Belkahlia; Saad Hassani; Mohammed Melehi; Hassan El Glaoui; Fouad Bellamine; etc.

- Hôtel les Almoravides, Maroc
- Les Domaines de la Roseraie, Maroc
- CNIA SAADA, Maroc
- Al Wataniya, Maroc
- Groupe KTI, Maroc
- Bourse de Casablanca, Maroc
- Laboratoires BOTTU, Maroc
- SOMACA, Maroc
- TGCC, Maroc
- Groupe Chauffour Metz, France



Dépôt légal : 2014 MO 0006

ISBN : 978-9954-509-30-2

Photos: Imagia Photography

Photo p.4: Courtesy Diptyk

Impression : Direct print

Exposition de Hassani du 28 janvier au 25 février 2014

21, rue Abou Mahassine Arrouyani (ex rue Boissy - d'Anglas) Casablanca 20100 Maroc

Tél. : +212 (0) 522 98 17 85 - Fax : +212 (0) 522 98 17 86 - [www.atelier21.ma](http://www.atelier21.ma)



21, rue Abou Mahassine Arrouyani (ex rue Boissy - d'anglas) Casablanca 20100 Maroc  
Tél. : +212 (0) 522 98 17 85 ■ Fax : +212 (0) 522 98 17 86  
latelier21@gmail.com ■ www.atelier21.ma